

FAUT-IL ÊTRE COMPÉTENT ?

L'oiseau n'est pas un docteur ès sciences qui puisse expliquer pour ses confrères le secret du vol. Pendant qu'on discute sur son cas, l'hirondelle sans autres explications s'envole devant les docteurs ébahis.

57

Vladimir Jankélévitch¹

Les modèles dont dispose la science politique pour interpréter les rapports du citoyen à la politique échappent mal à la problématique de la compétence. C'est sur le postulat d'un individu savant que s'est construite la conception de la démocratie représentative et c'est sur sa dénonciation que se sont développées les lectures sceptiques du même modèle. L'histoire est trop complexe sinon comprise et connue pour que l'on y revienne ici. Au fondement de la théorie démocratique, il y a de simples conventions² qui se prêtent mal à la réfutation sociologique et, sauf anachronisme, on ne saurait sans précaution recomposer le camp de ceux qui contestent le bien-fondé ou le fonctionnement harmonieux – ce n'est pas la même chose – de la démocratie moderne. Quoi de commun entre les philosophes qui plaidaient au XVIII^e siècle pour un régime représentatif excluant le peuple de la formation de la loi, les élitistes qui soulignent l'inégalité au principe de toutes les sociétés politiques, et les sociologues qui multiplient les preuves de l'exclusion du citoyen ordinaire ? Quoi de commun sinon l'argument de la compétence, l'idée selon laquelle l'espace politique est en tous lieux partagé entre une minorité de citoyens qui ont l'intelligence du système

1. Vladimir Jankélévitch, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Seuil, 1980, t. 3.

2. Georges Lavau, Olivier Duhamel, « La démocratie », in Madeleine Grawitz, Jean Leca, *Traité de science politique*, PUF, 1985, t. 2, p. 29-113.

et une majorité d'individus qui ne peuvent connaître et posséder les règles du jeu ?

À la différence de l'oiseau de Jankélévitch, le citoyen laisse rarement le docteur ébahi, sauf bien sûr lorsqu'il peut produire son titre de docteur. Robert Michels pouvait bien constater au début du siècle dernier l'intérêt que les militants politiques manifestaient pour les sujets d'intérêt général et, à l'inverse, la faible attention qu'ils accordaient aux débats portant sur la tactique politique, il reliait leurs choix politiques à des éruptions sentimentales ou sensationnelles et, à la manière de Platon, il se référait à la relation entre le médecin et son patient pour comprendre le rapport de l'individu à la politique³. Écrivant quelques décennies plus tard, alors que les démocraties libérales étaient confrontées au totalitarisme nazi, Schumpeter continuait de son côté à faire de l'électeur une sorte de primitif qui « régresse à un niveau inférieur de rendement mental⁴ » dès lors qu'il se mêle de politique. Et, dans une perspective guère différente, le même postulat se retrouve chez ceux qui voient dans le « champ » politique un espace partagé entre des individus « politisés » et d'autres qui ne le sont pas. Qu'est-ce qu'un individu politisé ? Celui qui révèle son aptitude « à répondre politiquement à des questions formulées dans la logique de la pétition politique⁵ », celui qui possède tous les attributs de la dignité politique : voter bien sûr, mais aussi s'informer, participer, exercer son jugement critique, etc. Homologue du citoyen idéal dont les philosophes de la Cité grecque déploraient la disparition avec la délitescence des mœurs, l'honnête homme d'aujourd'hui possède une carte d'identité riche en « capital » comme on dit : issu des catégories supérieures, instruit, d'âge mûr plutôt que jeune ou vieux, citadin plutôt que rural, hier homme plutôt que femme, il s'oppose point par point à celui qui ne peut produire qu'une addition de manques. La politisation passe par une rupture avec tout ce qui n'est pas défini comme une analyse proprement politique des phénomènes politiques. L'homme politique, et à sa suite le citoyen accompli, est celui qui a su dépasser les conceptions prépolitiques de son objet. Et, à l'inverse, le citoyen sans qualité se définit

3. Robert Michels, *Les Partis politiques. Essai sur les tendances*, trad. S. Jankélévitch, Flammarion, 1971, p. 80 (1^{re} éd. 1911).

4. Joseph Schumpeter, *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*, Payot, 1965, p. 346 (1^{re} éd. 1942).

5. Bernard Lacroix, « Ordre politique et ordre social », in Madeleine Grawitz, Jean Leca, *op. cit.*, t. 1, p. 469-565.

négativement par son incapacité à traiter scientifiquement les mêmes questions.

Avec un effort plus rigoureux de définition, la problématique des signes cognitifs aboutit aux mêmes conclusions⁶. Il ne s'agit plus ici de tester les connaissances des citoyens à partir d'un ensemble de questions qui par leur complexité laissent l'individu désarmé ou muet, mais de construire des styles cognitifs liés à des systèmes de pensée. Mais si l'on passe ici d'une mesure des performances à une analyse des compétences, on continue de référer les résultats obtenus à ce qui est considéré comme la norme consacrée. L'école de Basil Bernstein vérifie ce point dans la distinction qu'elle fait entre une pensée abstraite définie par la capacité de l'individu à développer une pensée conceptuelle et à s'arracher à son univers personnel, et une pensée concrète caractérisée par l'obligation d'opérer une retraduction symbolique du discours et de l'action politique⁷.

59

Peut-on voir dans l'embarras des individus à répondre aux questions qui leur sont posées la marque d'une pensée concrète sans tomber dans l'écueil de la problématique des performances⁸ ? William Labov a souligné avec humour et causticité les risques d'une généralisation imprudente de la distinction opérée par Bernstein⁹. Faisant de la pensée abstraite la norme à laquelle sont référés les comportements et les opinions des individus, cette approche ne peut que trouver chez les individus les plus démunis ce qu'elle cherche à prouver : la dépossession, la déficience, l'exclusion. Est-ce à dire que, loin d'exprimer l'abstraction, la subtilité et la précision, le code élaboré se définit par le verbiage, l'emphatisme, la redondance et le vide, comme le pense Labov ? On verra plutôt dans les codes proposés par Bernstein des types idéaux, des formes pures d'une réalité beaucoup plus complexe. Lorsque l'individu doit fournir des preuves de son savoir, le type idéal peut se rapprocher de la réalité, ainsi à l'école où les enfants des classes populaires se livrent à un laborieux effort de retraduction qui les met

6. Sur cette approche, cf. Jean-Gustave Padiou, Michel Eymeriat, « Styles cognitifs et pensée sociale », *L'Année sociologique*, 1982, 32, p. 39-59.

7. Basil Bernstein, *Langages et Classes sociales. Codes linguistiques et contrôle social*, trad. J.-C. Chamboredon, Minuit, 1975.

8. Certains aspects de cette question sont développés dans Jean-Marie Donegani, Marc Sadoun, *Penser le politique*, Gallimard Folio, 2006.

9. William Labov, *Le Parler ordinaire. Les langues dans les ghettos noirs des États-Unis*, Minuit, 1978, 2 tomes.

en situation d'échec, tandis que les enfants des catégories supérieures placés dans un milieu consonant avec leur famille peuvent exprimer pleinement leurs aptitudes. C'est aussi le cas dans toutes les situations artificielles – en particulier dans les sondages – où le manque de confiance et de confiance en soi peut provoquer des situations de blocage, de mutisme ou de peur que le lecteur non prévenu interprétera en termes de déficience ou de manque. À l'inverse, de telles situations ne feront qu'encourager l'individu des catégories supérieures à se surveiller et à dérouler un discours construit, conceptualisé, respectant toutes les règles du bon usage.

60 Hors ces situations sociales, le naturel reprend ses droits. L'enfant noir de Harlem qui parvient à oublier la relation d'interview se met bientôt à disserter dans son langage sur la mort, l'âme, le ciel et la couleur de Dieu: « Il sait résumer toute une argumentation complexe en quelques mots et faire passer ses opinions dans toute leur force, sans réserves ni atermoiements¹⁰. » *A contrario*, tout montre que le code élaboré des catégories supérieures n'exclut pas le recours à des formes rudimentaires et approximatives de la réflexion. En termes de compétence, les mieux dotés expriment sans doute une souplesse, une richesse et une abstraction dont sont dépourvus les plus démunis, en termes de représentations, la preuve reste à apporter.

Il faudrait vérifier dans quelle mesure les gouvernants et les citoyens les mieux dotés ne goûtent pas eux-mêmes au mélange impur que les plus démunis doivent consommer. Parlant des « femmes françaises », Valéry Giscard d'Estaing écrivait joliment qu'elles réunissent un ensemble remarquable de qualités: « une intelligence éveillée et proche de la vie, un équilibre fait d'aisance, d'attrance et de mesure; une sensibilité discrète et généreuse; du réalisme et du sens pratique pour les grandes comme pour les petites choses; un courage tenace, même lorsque l'adversité se prolonge; [...] et je ne peux pas oublier le reflet qu'elles ont sans doute recueilli de notre paysage, ce passage alterné de soleil et de nuages qui mêle dans leurs rapports extérieurs la gravité de l'instant et la luminosité soudaine du sourire. [...] Bref, un groupe humain exceptionnel, dont l'entrée dans la vie active coïncide avec un certain essoufflement de notre espèce, et qui lui apporte ainsi à un moment décisif un ferment puissant d'enrichissement et de renouvellement¹¹ ». Giscard aurait pu s'exprimer

10. *Ibid.*, t. 1, p. 127.

11. Valéry Giscard d'Estaing, *Deux Français sur trois*, Flammarion, 1984, p. 151.

en termes plus (ou moins) choisis ? Sans doute, et l'on ne peut ignorer qu'il aurait pu dire cela autrement dans un cénacle réservé à ses pairs. On ne saurait pourtant oublier que la situation de l'homme politique n'est pas différente de celle du savant prisonnier des « modèles hétéronomes » et contraint de recourir à de multiples bricolages pour s'approprier les savoirs abstraits¹². Robert Michels qui, on l'a dit, raillait l'incompétence du simple militant, n'hésitait pas lui-même à tracer un portrait contestable dans sa généralité de l'homme démocratique et à développer des considérations hâtives sur les caractères nationaux, parlant de « la prédisposition psychique des Allemands à la subordination », de leur « sentiment profond de la discipline » ou de leur « dévouement au devoir ». Le professionnel de la politique n'est certes pas un savant : il avance parfois des propositions originales, il se contente plus souvent de reprendre des solutions imaginées en d'autres lieux. Mais qu'il soit créateur ou vulgarisateur, il n'est pas moins bricoleur que le savant. Aux prises avec un objet multiple, éclaté et, même pour lui, singulièrement complexe, il se retrouve dans un statut plus prosaïque mais sans doute plus conforme à ce qu'est la politique.

61

On le voit, c'est l'idée d'une conception parfaitement hiérarchisée de la compétence politique qui pose ici problème. En haut, l'homme politique est le savant qui pense bien parce qu'il a accompli avec succès le parcours semé d'obstacles qui mène au pouvoir : la possession du trophée est le signe de sa compétence. Et tout au long de l'échelle, une série de grands, de moyens et de petits citoyens se classent en fonction de leur inégale compétence : leur carte d'identité parle pour eux. Que l'on parle politisation ou signes cognitifs, la méfiance repose sur le même présupposé : la politique est affaire de savoir.

Est-il d'ailleurs ici question de savoir ? Parlant de l'individu en politique, Bourdieu le réfère à l'élève ou au visiteur d'un musée. Cet individu a ou n'a pas les instruments nécessaires qui permettent de déchiffrer ce qui est donné à voir et à comprendre : « La compétence politique, technique, comme toutes les compétences, est une compétence sociale¹³. »

12. On se reportera par exemple à ce que dit Norbert Elias du travail du sociologue (Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie*, Pandora-Des sociétés, 1970), ou encore Philippe Roqueplo à propos des vulgarisateurs de la science (Philippe Roqueplo, *Le Partage du savoir*, Seuil, 1974).

13. Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Minuit, 1980, p. 240. Bourdieu fait de ce lien une « véritable loi ». Il tempère toutefois la portée de cette loi en précisant plus loin que sont compétents ceux qui sont socialement désignés comme tels.

Que l'intelligence politique soit ainsi liée à la possession de ressources sociales, les enquêtes sociologiques l'ont abondamment vérifié, que l'on puisse réduire la politique à un stock de connaissances et conclure à l'incompétence de ceux qui en sont dépourvus est plus contestable¹⁴. Les systèmes de représentations et d'attitudes d'un individu qui, dans le domaine politique, mettent essentiellement en œuvre une dimension évaluative fonctionnent selon un système de cohérence interne relativement étranger aux catégories du savoir. Les attitudes politiques sont affectivement modalisées; loin d'exprimer un stock de connaissances acquises, elles traduisent la situation de l'individu et le rapport qu'il entretient avec les différents groupes sociaux qui ont contribué à la formation de son identité. Il n'y a pas en politique un savoir, mais des aspirations, des croyances, des jugements qui relèvent des catégories du plausible ou du non-plausible, du désirable et du non-désirable sur lesquelles le savant ne saurait porter un jugement. À distinguer entre les bonnes réponses formulées dans les termes adéquats à la politique et les mauvaises caractérisées par une référence aux catégories de la morale quotidienne, on oublie que la politique ne peut être séparée du quotidien, que dans les choix des individus il est toujours question d'autre chose que de politique¹⁵.

L'influence du Bachelard épistémologue est sans doute pour quelque chose dans cette approche sociologique de la (non-)communication politique. Si le savant est celui qui a su rompre avec tous les obstacles du sens commun, n'est-il pas opportun d'inverser le raisonnement en faisant du profane un mauvais savant ? Et ce avec d'autant plus d'à-propos que les représentations sociales fonctionnent, en toute logique, comme l'envers fidèle du savoir savant : elles substantialisent, elles généralisent, elles butent sur l'obstacle verbal... Au regard du savant, le sens commun pense effectivement mal. Mais, en vérité, a-t-il besoin de penser juste ? Ce qui est vrai pour le savant dans le projet qu'il se donne – on sait d'ailleurs que le modèle se discute sur le plan épistémologique et ne se réalise jamais sur le plan pratique – l'est-il pour le « profane », en l'occurrence le simple citoyen ? Loin d'exiger la répression des désirs et des rêves, le bon fonctionnement de la relation politique, qui n'a rien à voir avec celui de la science, ne passe-t-il pas par

14. Annick Percheron a longuement discuté les présupposés de cette approche : « La socialisation politique », in Madeleine Grawitz, Jean Leca, *op. cit.*, t. III, en particulier p. 171-178.

15. Cf. sur ce point Jean-Marie Donegani, « Introduction aux modèles de nature qualitative », in Nonna Mayer (dir.), *Les Modèles explicatifs du vote*, L'Harmattan, 1997, p. 155-176.

une expression bien difficile à trouver de l'univers imaginaire de l'individu ? Réhabilitons les formes symboliques, prenons au sérieux les représentations du citoyen, considérons-le comme un producteur de savoir, et l'on retrouvera, même chez les plus démunis, une étonnante richesse de la pensée figurative.

Un homme politique replacé dans une position plus conforme à son statut approximatif de savant-vulgarisateur, un citoyen incompetent peut-être mais considéré dans les relations de sens qu'il entretient avec son représentant et avec son objet, le schéma des pères fondateurs ne serait pas encore tout à fait réhabilité mais il retrouverait plus de profondeur et plus de pertinence que le modèle, hiérarchique et de rupture, élaboré par les critiques de l'égalité politique.

Comment le vérifier ? S'il est vrai que les individus sans ressources notables ne sont pas nécessairement dans la situation de dépossession que considérait dans les années 1950 et 1960 la sociologie électorale américaine, et que continuent de décrire les sociologues critiques du modèle démocratique, comment donc « font-ils autant avec si peu, comment comprennent-ils ce dont ils n'ont ni savoir ni expérience directe¹⁶ » ? Posée dans ces termes par Serge Moscovici, la question ne concernait pas à l'origine les choses de la politique. Appliquée à la psychanalyse, elle tentait plutôt d'éclairer la manière dont le « savant amateur » peut comprendre les théories les plus complexes et les plus étrangères à son univers. Non pas comme le fait l'épistémologie en cherchant les voies de passage du sens commun à la production de la science, mais plutôt en dégagant une psychologie du sens commun ou, plus précisément, un modèle d'interprétation des théories scientifiques du sens commun.

Réinterprétant le concept durkheimien de représentations sociales, Moscovici peut ainsi reconsidérer le statut de non-spécialiste¹⁷ et parler de savant amateur plutôt que de savant naïf. Car l'appropriation du produit de la science ne signifie pas ou pas seulement simplification, distorsion, vulgarisation. Une science qui se propage, c'est une science qui se recrée en se socialisant, c'est une véritable forme de connaissance qui donne à l'individu les moyens de constituer sa réalité et son

16. Serge Moscovici, exposé introductif au colloque *Rencontre nationale sur la didactique de l'histoire et de la géographie*, INRP, 18-20 mars 1987.

17. Élaboré pour la première fois dans sa thèse de doctorat publiée en 1961 : Serge Moscovici, *La Psychanalyse, son image et son public*, PUF, 1976 (1^{re} éd. 1961).

univers. Tôt ou tard mis en présence des découvertes scientifiques les plus diverses, le sujet résout ses tensions par des processus complexes qui ne sont pas sans rappeler la méthode du documentaliste. Comme ce dernier, il « travaille sur des textes achevés qu'il réunit, découpe et combine en fonction d'un code d'analyse et de classification matérialisée en une suite de fichiers. Il n'a pas à juger ni ne peut juger de la vérité, de la finalité des textes auxquels il applique son code et qu'il fait entrer dans son fichier¹⁸ ».

64 Cette perspective rejoint celle de Claude Lévi-Strauss qui, en anthropologue, rappelle qu'il n'y a pas de discontinuité entre pensée sauvage et pensée scientifique, qu'il s'agit là de deux formes parallèles de connaissance¹⁹, ou encore celle de Gilbert Durand qui plaide pour un « œcuménisme de l'imaginaire » : « La "pensée sauvage", qui n'est pas la pensée des "sauvages" comme l'avancait jadis Lévy-Bruhl, mais qui se noue au plus secret de ma pensée domestiquée par la science, n'est pas un simple balbutiement de la science²⁰. » Il y a dans toute pensée symbolique un minimum de traitement rationnel préalable qui, même dans les domaines les plus sophistiqués, postule un pouvoir créateur tout à fait éloigné des conceptions béhavioristes de la manipulation. Loin du schéma stimulus-réponse, la problématique des représentations sociales souligne le processus d'échange, au besoin inversé, qui se noue entre les acteurs : « Si une représentation sociale est une "préparation à l'action", elle ne l'est pas seulement dans la mesure où elle guide le comportement mais surtout dans la mesure où elle remodèle et reconstitue les éléments de l'environnement où le comportement doit avoir lieu²¹. » Ainsi définie, elle a une existence première, antérieure même aux concepts et aux perceptions, et sa fonction est d'intégrer le neuf, de le coordonner à l'ancien au point qu'il est bientôt impossible de distinguer entre les univers extérieur et intérieur de l'individu, entre le sujet et l'objet. Les théories se présentent d'abord à l'esprit « sous un mode figuratif, chargées de valeurs symboliques, religieuses, politiques ou sexuelles²² » : c'est au fond ce que pensait déjà le Bachelard de *La Psychanalyse du feu* quand il écrivait que la science se forme plutôt sur une rêverie que sur une expérience.

18. *Ibid.*, p. 52.

19. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Plon, 1962.

20. Gilbert Durand, *L'Imaginaire symbolique*, PUF, 1984, p. 125.

21. Serge Moscovici, *op. cit.*, p. 47.

22. *Ibid.*, p. 64.

Pour autant on ne fera pas du non-spécialiste un savant. Obligé de trouver un sens à l'incohérence du monde, tenté d'en remonter au plus compétent dont il peut ignorer le jugement, il doit opérer des compositions originales et nécessairement approximatives, mais sa tâche est singulièrement facilitée par l'autonomie dont il bénéficie dans sa recomposition du réel. Il doit rationaliser, gérer ses contradictions, et il le fait avec d'autant plus de facilité qu'il n'est pas soumis à la contrainte de la preuve et peut jouer avec les exigences de la causalité. Belle expression de cette latitude, le personnalisme traduit la tendance des représentations sociales à trouver le coupable : la responsabilité que le sens commun place en toute occasion dans l'homme politique illustre bien cette propension à l'explication individualisée. Les représentations sociales doivent objectiver, concrétiser tout ce qui est abstrait. Transformé en image, le concept prend forme, sens et vie. On divise ainsi l'appareil psychique en deux parties – le conscient en haut, l'inconscient en bas ; on voit les inconscients évoluer, certains heureux, d'autres complexes ; on sacralise le sexe de la femme associé dans une image lourde de sens au « tabernacle sacré de la vie²³ » ; on fait de la politique un espace où s'expriment et s'accordent les intérêts privés des voleurs et des filous.

65

On voit la place que le symbolique tient dans ce tableau très élaboré du rapport de l'individu à la production scientifique. Pas plus ou pas moins que la science, les représentations sociales ne se contentent de reproduire passivement le réel, elles l'organisent, elles le constituent en l'inscrivant dans un système de valeurs originales, bref elles rappellent que l'individu est en toute occasion sujet. C'est dire les limites des lectures purement réalistes et utilitaristes de la démocratie représentative. La pensée symbolique joue avec la réalité, elle l'écarte ou elle la domine, elle s'en distingue ou elle s'en imprègne²⁴ mais, sans elle, il n'y a pas pour l'individu de réalité. Manipulatrice sans doute, elle n'est pas nécessairement non logique, incohérente ou fausse. À la différence de l'idéologie, elle ne relève pas des catégories du vrai ou du faux.

En faisant du citoyen le plus démuni sur le plan des connaissances ou de la compétence un individu qui pense mal ou qui pense à côté, c'est toute cette dimension symbolique qu'ignorent les sociologies critiques de la démocratie. Qu'elles s'inspirent du béhaviorisme ou des théories de la cognition sociale, ces problématiques s'enferment dans le

23. Denise Jodelet, *La Représentation sociale du corps*, Cordes, 1976.

24. Jean Starobinski, *La Relation critique*, Gallimard, 1970.

piège de la norme autorisée: il y a le professionnel qui bénéficie de tous les attributs de la légitimité, et le non-spécialiste dont les performances s'apprécient par référence à la parole autorisée. L'écart qui sépare le savant du « profane » mesure la gravité des erreurs et les ratés du système.

66 À la question, classique dans les enquêtes qualitatives, « Pouvez-vous me dire ce qu'est pour vous la politique ? », les interviewés surmontent généralement leurs hésitations, leur premier mouvement de retrait, par un recours aux catégories les plus classiques de la pensée symbolique. Remarquable est à cet égard la mobilisation par les individus de toutes les ressources de l'espace. La politique est ainsi d'abord perçue comme un espace géométrique dont le centre, occupé par une catégorie à part – les élus, les autres –, se caractérise par son éloignement, sa fermeture, son opacité²⁵. Tout se passe comme si l'individu devait projeter sur un plan fixe – un peu à la manière des analyses factorielles utilisées par les statisticiens – la multiplicité des points que son regard ne peut saisir sans critères discriminants. Une série de modalités symboliques contribuent à l'élaboration des axes factoriels: perçue comme un « virus » (Femme, 78 ans, veuve d'un directeur commercial), la politique met aux prises des individus dont on se demande s'ils « ont été éduqués ou s'ils sortent des bas-fonds », des individus « ligotés par leur parti » (Femme, 74 ans, retraitée couturière), des crabes bien sûr qui – tout cela est au fond très cohérent – « vont de travers quelquefois » (Homme, coiffeur, 70 ans), « s'en vont d'un côté, s'en vont de l'autre et arrivent quand même » (Homme, retraité SNCF, 81 ans). Autant de variables constitutives du premier axe factoriel de l'individu, l'espace, qui fournit au citoyen l'essentiel de ses représentations. Comme si le citoyen retrouvait dans la construction de l'espace politique une des dimensions de toute pensée symbolique. Comme si le recours aux symboles n'était pas le signe d'un style cognitif concret, la richesse du pauvre, mais l'instrument partagé de tout individu confronté à l'objet politique.

Cela évidemment, les enquêtes statistiques ne peuvent le montrer,

25. Quelques exemples que l'on pourrait multiplier: « Le pouvoir est à part comme s'il y avait des murs autour d'eux » (Femme, 23 ans, secrétaire); « C'est une architecture autour d'un pouvoir » (Homme, 25 ans, étudiant); « Les UDF et les socialistes sont côte à côte. Ça prouve qu'ils sont au centre » (Homme, 64 ans, artisan retraité); « Ce sont des gens dont on n'a pas besoin mais qui se sont infiltrés là-dedans » (Femme, 61 ans, employée). Il s'agit là d'extraits d'entretiens réalisés, dans les années 1980, par les étudiants du séminaire d'études politiques de Lille II.

pas plus d'ailleurs que les entretiens qui, par leur caractère artificiel, renforcent le sentiment d'incompétence de l'individu sans ressources. Il faut mettre en scène de telles situations, suggérait Labov, en corrigeant au mieux la situation d'inégalité entre les parties, en recourant au « parler ordinaire » plutôt qu'au langage savant. Il faut mettre en confiance l'individu, confirme Nonna Mayer²⁶, le replacer au plus près de son univers quotidien pour retrouver la consistance de ses opinions. Comment ? En variant la formulation des questions ; en présentant aux personnes interrogées des contre-arguments ; plus original encore, en flattant au terme de l'entretien l'intéressé (l'effet pommade). La place manque ici pour rappeler en détail les conclusions d'une analyse fine, nuancée, mais ferme dans ses enseignements. Sur des problèmes qui ont fait l'objet de débats publics et (ou) qui touchent à des questions fondamentales (l'interdiction de la mendicité, le port du foulard à l'école, le droit de grève dans les transports publics, la parité), les individus restent tout au long de l'entretien consistants dans leurs réponses. Sur d'autres questions, moins sensibles (les OGM, les langues régionales) ou sur lesquelles les individus peuvent hésiter à dire publiquement leurs préférences (les indemnités de chômage, le fait de savoir s'il y a trop de démocratie ou un excès de liberté), les réponses de certains sujets changent au contraire selon la formulation des questions. Comme on peut le penser, ces évolutions se retrouvent principalement – et d'ailleurs pas sur tous les items – chez les individus moins diplômés et dont les connaissances sont les plus faibles. Mais, contrairement à ce que dit l'école « minimaliste », elles ne sont pas l'expression d'une inconsistance du citoyen ordinaire. Ce que confirme plutôt la méthode, c'est que, dans les situations où l'individu est mis en confiance, il peut plus librement exprimer ses opinions et dévoiler la cohérence de son système de valeurs : « Les variations constatées ne sont pas aléatoires ou conditionnées par la formulation de la question. Les opinions ont leur logique propre²⁷. »

67

Il serait vain de nier la pertinence du lien entre l'identité sociale de l'individu et sa capacité d'intégration au politique, mais il serait tout aussi contestable d'en faire une simple relation directe et causale. La

26. Nonna Mayer, « La consistance des opinions », in Nonna Mayer, Gérard Grunberg, Paul M. Sniderman (dir.), *La Démocratie à l'épreuve. Une nouvelle approche de l'opinion des Français*, Presses de Sciences Po, 2002, p. 19-50.

27. *Ibid.*, p. 31.

politique ne s'énonce pas exclusivement dans le langage de la science politique, le langage normé des professionnels du politique ou du langage n'a pas le privilège de déterminer le caractère politique d'un discours. Si les « lexiques » sont marqués par les appartenances socioprofessionnelles, comme le dit Bernstein, on doit être attentif à distinguer entre différences linguistiques sociologiquement pertinentes et différences linguistiques linguistiquement pertinentes. L'union substantielle entre langage et pensée est également distribuée parmi les locuteurs, de même que le code de la langue : c'est l'un des enseignements essentiels de la grammaire générative. Est-il dans ces conditions encore pertinent de parler de compétence politique ? Centrale dans la grammaire générative, la compétence désigne la connaissance d'une langue, c'est-à-dire un système abstrait « constitué par des lois qui concourent à déterminer la forme et le sens d'un nombre potentiellement infini de phrases²⁸ ». Elle conditionne la performance, simple usage réel du langage. Un tel savoir est dans une large mesure indépendant de l'intelligence de l'individu ou plutôt il est une des caractéristiques essentielles de l'intelligence humaine. Dans le prolongement du rationalisme cartésien, Chomsky postule ainsi l'existence d'une propriété innée de l'esprit, d'une capacité spécifiquement humaine à exprimer et à comprendre des pensées nouvelles. Tout enfant « normal » construit, réinvente une langue à mesure qu'il en découvre la grammaire ; peu important son talent, ses dons, la nature des *stimuli* auxquels il est soumis. C'est dire la faiblesse des schémas construits sur la hiérarchie des langues, l'erreur même de la théorie des codes proposée par Bernstein : la compétence ne se confond pas avec l'habileté à manier la langue. Au-delà des différences de vocabulaire ou de syntaxe, il y a un vaste ensemble de lois, de « structures sous-jacentes qui semblent demeurer invariantes tout au long de l'évolution historique²⁹ ».

Les mots doivent être maniés avec prudence. Chomsky parle de système cognitif, de connaissance, de savoir, plus rarement de croyances pour désigner la compétence. Appliquée aux autres sciences sociales, celle-ci retrouve ce que Chomsky appelle lui-même son caractère trivial. La question initiale du linguiste, « Comment un individu à partir de données très limitées développe un savoir extrêmement riche³⁰ », retrouve l'interrogation de Moscovici qu'on rappelait tout à l'heure.

28. Noam Chomsky, *Le Langage et la Pensée*, Payot, 1970, p. 106.

29. *Ibid.*, p. 113.

30. Noam Chomsky, *Dialogues avec Mitsou Ronat*, Flammarion, 1977, p. 81.

Son présupposé philosophique est une explication possible à la permanence et à l'universalité des symboles dont l'individu fait usage dans tous les champs de la connaissance, mais on voit mal comment on pourrait sauver le paradigme en prélevant simplement l'un de ses piliers, fût-il central. Que pourrait bien alors signifier la compétence politique sinon justement ce que désignent de manière triviale les politologues dans une confusion permanente avec le concept de performance ? Ainsi comprise, la compétence risque fort de justifier un classement des individus en fonction de leurs aptitudes ou de leur habileté, ce dont voulait justement nous prévenir Chomsky.

Paradoxalement, les problématiques de la compétence attendent de l'individu plus qu'il ne peut donner. Elles ont un modèle, celui du citoyen accompli, auquel elles réfèrent les comportements observés et les opinions recueillies. Elles accordent peu de prix au sens que l'individu donne à son action, elles n'en font pas l'auteur de ses actes, elles mesurent en tous lieux la distance au modèle. Elles disent ainsi ce que le citoyen doit être : cohérent, rationnel, responsable. Elles se font mal à l'imperfection, à moins qu'elles ne voient de l'imperfection là où une démarche compréhensive leur permettrait de trouver une articulation originale des différentes dimensions de l'individu. Considérer la manière dont celui-ci relie l'intérieur et l'extérieur, le privé et le public oblige à renoncer à l'idéal du citoyen politisé qui se distingue par son intelligence politique des questions politiques. Ce n'est à vrai dire un renoncement que pour ceux qui attendent de la démocratie représentative plus qu'elle ne peut donner.

69

R É S U M É

Contestant le principe de compétence politique qui est au fondement du modèle démocratique, les théories élitistes opposent le citoyen accompli doté de toutes les ressources nécessaires à la compréhension des questions politiques et l'individu sans qualité défini par son incapacité à traiter correctement les mêmes questions. À cette lecture ordonnée de l'espace politique on peut opposer l'idée d'une continuité entre pensée commune et pensée savante, et s'interroger en définitive sur la pertinence du concept même de compétence.